



Filles sans père, filles en attente du père



Par
Louise Grenier, M. Ps.

*Personne n'a impunément cette relation au père
qui est à la base de nos rêves à toutes deux.*

— Lou Andreas-Salomé à Anna Freud, 18 mars 1922'

24

ÊTES-VOUS une fille sans père? Votre père n'aura-t-il été pour vous qu'un survenant dans un passé dominé par la mère? Que vous reste-t-il de lui? Comment en reconstruire la figure en son absence? Qu'en est-il de l'image du père dans le discours de votre mère? À celle-ci, vous reprochez parfois une présence envahissante ou des attentes irréalistes. Et quand vous voulez couper le cordon ombilical, vous n'y arrivez pas. Il vous manque un père.

Le père, vous le cherchez en vous et autour de vous, dans vos souvenirs, dans vos rêves et dans les hommes de votre vie. Héros ou fantôme, il n'est jamais là où vous pensez. Exclu ou effacé, idéalisé ou humilié, absent ou silencieux, il est pourtant le premier homme de votre vie. Un homme que vous ne cessez de perdre, de désirer, d'oublier. Car, comment en faire le deuil sans l'avoir rencontré, lui ou le vide qu'il a laissé en vous? Une fille sans père est-elle condamnée à répéter cette perte dans sa vie amoureuse?

Je fais écho ici aux plaintes dépressives de femmes aux prises avec un deuil non résolu du père, du père effectivement perdu ou du père absent psychiquement. Elles semblent stagner devant cet objet à la fois si étranger et si familier, leur libido arrêtée là au seuil d'un amour impossible. Dans mon livre *Filles sans père*, je suis partie de trois situations douloureuses — les échecs amoureux, la haine de soi et les tendances autodestructrices — pour les mettre en rapport avec l'absence du père.

Le mal du père

Lucie a cru qu'en retrouvant son père biologique elle pourrait rapiécer son histoire, construire son identité. Sa rencontre avec l'homme qui l'a abandonnée à sa naissance lui a fait vivre un second rejet.

Lui-même n'avait jamais reparu et n'avait montré nul désir de nouer une relation père-fille. Elle, de son côté croyait pouvoir se donner une filiation qui ne soit pas que maternelle. Fille unique d'une mère sans homme, elle avait voulu — ou était-ce le désir de sa mère? — occuper la place de l'absent. Devenue adulte, elle a recherché son père pour pouvoir briser ce lien fusionnel. Or, il ne suffisait pas de faire la connaissance de son géniteur pour avoir enfin un père, encore fallait-il qu'il accepte sa paternité et reconnaisse sa fille.

Julie a bien connu son père. Elle n'est pas une fille sans père, au contraire, elle a l'impression qu'il pèse sur elle comme un fardeau. C'est un père qui a fui ses responsabilités dans l'alcool, ce qui a eu pour effet de bloquer toute communication vraie avec lui. Toujours au bord de l'ivresse, il est émotionnellement absent pour sa fille. Conséquences pour elle : un besoin excessif de contrôle, une anesthésie affective et la fuite de l'intimité.

Suzanne a été rendue victime d'inceste par son père dès l'âge de 11 ans et jusqu'à 18 ans. Devenue adulte, elle souffre des effets ravageurs de l'inceste sur sa vie amoureuse : haine de soi, masochisme et sexualité vécue dans la violence. Fille sans père, fille sans limite, elle se perçoit comme la « putain du père », au service de la sexualité masculine.

Ce ne sont là que quelques exemples cliniques, mais la littérature abonde en récits et romans mettant en scène le drame des filles sans père. Dans *India Song*, Marguerite Duras évoque le père mort à travers la description des lépreux de Lahore. La lèpre, anagramme du père, symbolise cette longue érosion du cœur et de la mémoire des filles sans père. L'écrivaine a gommé le nom de son père, Donnadiou, pour lui substituer celui de Duras qui est le nom de son village natal en France. Elle n'a pas pleuré lorsqu'elle a perdu son père à l'âge de 8 ans, raconte-t-elle, mais quand son petit chien est mort quelques mois plus tard, elle a été inconsolable. D'une certaine façon Marguerite Duras a attendu son père toute sa vie. D'où sa mélancolie et son penchant autodestructeur.

L'attente du père...

Toute attente fixe le sujet en face de ce qu'il a perdu, de ce qu'il espère retrouver et posséder encore... Mais aussi douloureuse qu'elle soit, elle reste la preuve de l'existence de l'objet d'amour,

d'une jouissance encore possible. Les filles en attente du père sont à la fois en attente de l'amour du père et en attente de sa mort, non pas de sa mort réelle, quoique cela puisse être le cas, mais de sa mort symbolique. Elles restent là, au seuil du père perdu, faute de pouvoir reconnaître un amour qui se conjugue désormais au futur antérieur : « J'aurai aimé mon père. »

L'attente du père doit s'entendre ici au double sens objectif et subjectif de ce qu'un père attend d'une fille — qu'en sera-t-il alors de sa réponse à elle? — et de ce qu'une fille attend de son père — qu'en sera-t-il alors de sa réponse à lui? Les femmes que j'écoute veulent être filles de leur père « par le cœur » et non seulement « par la chair ». Faute de cette filiation affective, leur vie amoureuse est une suite de défaites tant elles restent captives de la quête d'un homme inaccessible. Elles ne peuvent faire le deuil d'un père absent, encore moins le déclarer mort. Et c'est parce qu'elles déniaient cette perte qu'elles sont répétitivement perdantes dans leur vie amoureuse.

Les femmes aussi peuvent être violentes. Et leur douceur n'est parfois qu'un artifice. La violence est la conséquence d'une exclusion, d'un déni d'existence. Un père s'en va et ne donne plus signe de vie, il « oublie » qu'il a une fille. Un autre ignore volontairement sa fille, s'en détourne quand elle devient une femme. Un autre encore se montre un père indigne et viole son enfant. L'abandon, la violence et le rejet du père sont vécus comme un retranchement du monde des vivants. La mort psychique vient de cet exil incompréhensible du point de vue de l'enfant.

Bien sûr, le père n'est pas seul en cause. Les blessures qu'il inflige, consciemment ou non, peuvent s'ajouter à celles infligées par la mère ou tout simplement par la vie. Cependant, là où son intervention pourrait être réparatrice, elle n'a pas lieu. Sa fille « tombe dans un trou noir » ou « frappe un mur ». Il n'y a personne d'autre que la mère vers qui se tourner, pas de porte de sortie du malheur, pas d'autre adresse où loger sa demande d'amour. Elle se sent alors condamnée à vivre dans la haine puisqu'elle ne trouve pas sur sa route un homme qui soit capable — ou désireux — de lui apporter ce don si précieux et si nécessaire à son narcissisme qu'est la présence aimante et structurante d'un père.

Père et Œdipe

Hors du père, point de salut? Pas nécessairement, mais trouver son chemin vers le père peut être une question essentielle pour le développement de la féminité sexuelle. Encore faut-il qu'il soit atteignable! Au regard du désir des petites filles, le père est un inconnu. Bien loin d'être cet asile imaginé par Freud, il est cause de multiples angoisses, déceptions et frustrations. C'est vers lui qu'elles se tournent pour échapper à l'emprise maternelle. C'est aussi de lui qu'elles reçoivent le coup fatal quand il retire son

amour par peur de l'inceste, quand il méprise leur féminité. Rejet traumatique car impossible à penser, à élaborer pour elles. Devant un père qui s'enferme dans un silence meurtrier les petites filles se taisent, elles aussi. Les silences du père, le détournement de son regard et de son écoute, sont à l'origine d'une angoisse profonde d'abandon.

Certaines filles se sentent responsables du rejet paternel et en gardent un complexe d'échec. Dans une tentative désespérée de réparation, elles se tournent vers des substituts paternels — thérapeutes, gourous, professeurs, psychologues, etc. — dans l'espoir d'obtenir, non pas comme le croit Freud, « l'enfant symbole du pénis convoité » — mais amour et reconnaissance d'elles-mêmes, êtres sexués, désirants et désirables.

La psychothérapie menée avec les filles sans père révèle l'existence d'un conflit spécifique : d'une part, le désir de rester la petite fille « merveilleuse » de la mère, d'autre part, le désir de « rencontrer » le père. Incapables de renoncer à la mère, incapables de posséder le père, elles restent dans l'entre-deux, dans l'indécidable. Elles effectuent des allers et retours de l'enfance à l'âge adulte, dans une sorte de dérive du désir.

Faute de dire ce qu'elles désirent, elles s'aliènent dans des identifications féminines de mascarade, se modelant sur des images sexuelles irréelles. Plusieurs patientes avouent dans le secret de nos bureaux leur désarroi vis-à-vis de la sexualisation extrême du corps féminin. D'autres, au contraire, se jettent à corps perdu dans une sexualité sans complexe tout en exprimant la nostalgie d'une féminité plus spirituelle que sexuelle.

La déconstruction des anciens idéaux de la féminité a permis aux filles d'user de leur corps comme de marchandises. Un objet qui se donne et se reprend au fil des rencontres. Ce corps délesté du père est devenu un signifiant sexuel incontournable, un signifiant qui dans une certaine mesure leur est étranger. C'est du moins ce que disent l'anorexique et la boulimique en son langage. Elles regardent leur corps comme le corps d'une autre, ne le possèdent pas, mais le privent ou le gavent comme si c'était le corps d'une autre, celui d'une femme virtuelle. Il leur faudrait arracher cette image corporelle du miroir que leur tend la société, elles ne peuvent pas... tandis que leur père muet contemple la scène.

Le père mort...

Un père est mort sans avoir existé pour la fille, il a disparu de son vivant. Son nom reste gravé dans la chair vive de l'inconscient pour commémorer ce qui n'aura jamais eu lieu, la rencontre avec un père aimant et désireux, l'homme de la mère. La mort réelle vient en quelque sorte achever le travail de deuil déjà commencé par sa disparition. Le père, jadis présence réelle, fantôme de la

mère parfois, hante l'imaginaire des filles, désormais inséparable d'elles.

En psychothérapie, il est d'autant plus pathétique d'entendre cette plainte concernant le père que celui-ci est mort depuis longtemps. Comme si la blessure causée par le silence du père était inguérissable ! Et peut-être l'est-elle en effet ? « S'il ne me parle pas, c'est que je ne suis rien pour lui. Son silence me tue. Une fille, ce n'est rien ! » dit-elle, et elle finit par le croire.

« Qu'attendiez-vous de lui ? » demandai-je un jour à Marianne. « Qu'il me parle... » répondit-elle en sanglotant. De quoi ? Elle ne sait pas. Ça n'avait pas d'importance. Elle voulait juste qu'il lui parle. Un jour, elle se retrouve au chevet d'un père mourant. Dans la pénombre d'une chambre d'hôpital, ce dernier fixe les murs jaunâtres et au-delà, rejoint l'abîme. Il ignore la présence de sa fille. Elle, immobile, captive, attend qu'il l'appelle par son nom. En vain...

Les hommes aimés par Marianne ont un dénominateur commun qui désigne le lien inconscient au père. Il ne suffit pas qu'ils soient beaux et charmants, intelligents et sensibles, encore faut-il qu'ils dissimulent une blessure secrète. Blessure annonciatrice d'une perte qui lui rappelle inconsciemment le père œdipien. Celui-ci était souvent blessé et malade. Ainsi, elle revient sans cesse sur les lieux d'une perte réelle. Pour l'éviter ou pour la traverser ?

Pas sans mon père

« Pas sans mon père », disent les filles sans père, car la reconnaissance du père est essentielle à la formation de leur identité personnelle et sexuelle. D'où cette quête désespérée et inconsciente d'un amour paternel. Elles ont tendance à devenir amoureuses d'hommes absents. D'où ce paradoxe : vouloir la présence d'un homme tout en butant répétitivement sur l'absence.

Isabelle vit ses relations avec les hommes sous le signe de la séduction et de la rupture. Dans un premier temps, elle coïncide parfaitement avec leurs fantasmes et se conforme à leurs attentes. Dans un second temps, elles les rejettent. De son père mort quand elle avait 10 ans, il lui reste une image, cadavre figé dans sa perfection comme dans la mémoire de la mère : « Ton père était merveilleux. » Toute petite, Isabelle trouvait son bonheur à s'endormir contre le ventre de son père. C'était avant... avant quoi ? Avant la fin du monde.

Une nuit, Isabelle rêve qu'elle a perdu son amant. Croyant se réveiller alors qu'elle rêve toujours, elle découvre auprès d'elle son amant endormi, lequel représente son Moi perdu sans l'autre. Elle demande s'il est possible de vivre sans amour, dans l'indifférence des corps. Sur le divan, elle pleure, non la perte, mais son impossibilité de perdre.

Et le transfert...

Le transfert sera la mise en acte de l'attente de celles que j'appelle les filles sans père. Des filles nouées au père par une triple identification : imaginaire, symbolique et réelle.

1. Identification imaginaire (père idéal) au sens d'une identification à une image magnifiée, à son désir réel ou supposé. L'identification au père témoigne ici d'une passion inusable pour l'objet œdipien.
2. Identification symbolique (père dans le discours de la mère) au sens d'une identification au père mort ou absent via une assimilation des signifiants maternels.
3. L'identification réelle, c'est le père vécu ou l'expérience du père, dont les filles gardent la trace comme celle d'un trauma.

Toute fille doit prendre la mesure de son manque et des conséquences de ce manque sur sa vie affective. Tout récit concernant le père, peu importe qu'il soit conforme à la réalité historique ou non, lui permet de s'en construire une image — bonne ou mauvaise — qui soutiendra son développement psychique et sa vie amoureuse ultérieure.

La psychanalyse permet à une femme de rencontrer le père à travers le transfert, de réactualiser l'image paternelle telle qu'elle conditionne ses relations avec elle-même et avec les autres, de reconstruire son passé et surtout de l'intégrer à son identité. Dès lors, elle peut, selon la belle expression de Louise Dupré, « consentir à son histoire » et non plus se percevoir comme une victime. Il s'agit donc de repenser la relation au père comme élément constituant d'une biographie.

Enfin, gardons à l'esprit que le père raconté dans les récits de vie ou dans la fiction est essentiellement une représentation. C'est un père subjectif. C'est pour cette raison que dans mon livre *Filles sans père* j'ai préféré la voie du témoignage, qui permet d'accéder à une vérité commune à plusieurs femmes. J'ai voulu explorer les significations et effets de l'absence du père ainsi que les diverses stratégies utilisées pour en guérir. Le personnage paternel en sort inévitablement déformé, transformé, trituré par les pulsions amoureuses et haineuses de sa fille. Au bout de cet itinéraire, il s'agit de rencontrer le père de son histoire personnelle, et soi-même avec lui.

Louise Grenier est psychologue en pratique privée et chargée de cours en psychologie à l'UQAM, en plus d'être l'auteure de Filles sans père. L'attente du père dans l'imaginaire féminin (Montréal, Québec, 2004) et de Femmes d'un seul homme. Les séparations impossibles (Montréal, Québec, 2006). Elle a également écrit des articles et des chapitres de livres sur les rapports entre psychanalyse et féminité.

Référence

1. Michaud, S. (2000). *Lou Andreas-Salomé, l'alliée de la vie*. Paris, Seuil, p. 263.